

Ermenegildo Busato

Mauthausen

Loibl Pass

Matricule 59 662

“Mes parents sont arrivés à Saint-Rambert en 1925, alors que j'avais cinq ans...

Au début de la guerre, avec plusieurs copains, nous nous sommes inscrits à Bourg, à la caserne Aubry, comme engagés volontaires. Mais on ne nous a jamais appelés et je ne suis pas parti.

Je travaillais chez Chelle.

Le Samedi 5 Février 1944, je sortais de l'usine à 11 heures, avec cinq autres ouvriers. Nous avons été arrêtés par les Allemands à un barrage qui se trouvait à la hauteur de la Perception et nous avons dû rebrousser chemin. Nous sommes alors remontés vers l'usine. Une traction nous a dépassés et s'est arrêtée. Des civils sont descendus. Ils ont appréhendé le père Lazzarin et moi-même, tandis que les trois autres n'ont pas été inquiétés.

On nous a fait monter dans un camion qui nous a transportés au Château Franc où nous sommes restés quelques heures. Après quoi, nous avons été conduits à la gare d'Ambérieu et, dans la nuit, à Montluc.

Dans le sous-sol de la prison, nous étions très nombreux. Deux ou trois jours après, les autres prisonniers ont tous été emmenés. Je suis resté seul. On m'a enfermé dans une cellule où j'ai eu la surprise de retrouver Louis Michel, le garagiste de Saint-Rambert. Il y avait aussi des Juifs avec nous. Bien sûr, nous n'avons échangé que des banalités, par peur d'être espionnés.

Quelque temps après, c'est vers Compiègne que le train m'emmena. Nous étions entassés dans des wagons à bestiaux, debout, cent par wagon. Certains ont tenté de s'évader. Ils ont échoué. Les Allemands nous ont punis. Ils nous ont fait descendre du train. Ils nous ont obligés à quitter tous nos vêtements. C'était la première humiliation qu'on nous a fait subir.

La prison de Compiègne recevait la visite de la Croix-Rouge chaque semaine. Mais les conditions de vie n'en étaient pas meilleures pour autant. Je me rappelle avoir trouvé dans la gamelle de soupe que j'avais laissée la veille au soir près de mon lit, des punaises qui étaient tombées du plafond ou des châlits. J'ai sorti les punaises et j'ai quand même mangé la soupe parce que j'avais faim.

Dans un baraquement en face du nôtre, il y avait des Français qui avaient été faits prisonniers à Tobrouk en Libye. Pour nous avoir lancé du pain par-dessus les barbelés, l'un d'eux a été fusillé.

Le 22 Mars 1944, nous avons été déportés au camp de Mauthausen où se trouvait déjà l'adjudant Bertrand de Saint-

Rambert. Nous étions cent par chambrée, couchés en sardines sur les planches. Si par malheur, il fallait se lever dans la nuit pour aller aux tinettes, on ne retrouvait plus sa place en revenant.

Dans la même chambrée que moi, il y avait l'homme qui avait tiré sur Pierre Laval et qui devait s'appeler Colette.

Au bout d'un mois et demi environ, j'ai quitté Mauthausen. Au moment de mon départ, l'adjudant Bertrand m'a déclaré en souriant :

“Busato, je te dis m..., ça te portera bonheur !”

J'ai été affecté au kommando de Loibl Pass, au bloc 5. J'étais le numéro 59 662. Deux gars d'Ambérieu étaient aussi présents au camp.

Nous travaillions à la construction d'un tunnel qui servait à relier les deux parties du camp : le camp 1 était en Autriche, le camp 2 en Yougoslavie. Le tunnel évitait le passage par le col souvent enneigé et impraticable.

Il n'y avait pas de murs autour du Kommando de Loibl Pass ; seulement des barbelés qui encerclaient les baraquements et les miradors. Les conditions de vie étaient très dures. On nous donnait un petit peu de pain et de la soupe qu'on mangeait à même la gamelle, sans cuillère. Il faisait très froid. Les coups pleuvaient pour un rien. Je me souviens du traitement barbare que nos gardiens, des détenus de droit commun, infligeaient à des Russes. Ils les avaient mis dans une fosse. Une planche permettait d'en sortir. Mais chaque fois qu'ils parvenaient presque en haut, les gardiens leur assénaient des coups de matraque et ils retombaient au fond. Ces matraques étaient des tuyaux en caoutchouc remplis de sable.

Pour nous ôter l'envie de nous évader, on nous avait fait une raie de deux ou trois centimètres de large au milieu des cheveux afin qu'on soit bien reconnaissables. Ce qui n'a d'ailleurs pas empêché plusieurs déportés de s'enfuir quand même pendant les heures de travail. Je me rappelle un Bordelais qui était chargé d'évacuer hors du tunnel les matériaux arrachés à la montagne et transportés sur un wagon. Ce wagon devait s'arrêter à un certain endroit pour laisser monter un SS. Ce jour-là, le Bordelais est passé tout droit. Parvenu hors du tunnel dans le ravin, il s'est échappé par la montagne et on ne l'a plus revu.

Un Savoyard a également réussi à prendre le large : du camp sud, nous montions au tunnel par quatre. Il se trouvait au bord de la rangée, il s'est laissé basculer dans la pente. Les Allemands ne l'ont pas rattrapé.

Nous étions parfois découragés. Mais il se trouvait toujours quelqu'un parmi les autres détenus pour nous remonter le moral. Une fois, j'étais tellement malade et tellement fatigué que je me suis couché dans un coin du tunnel. Un Polonais est venu vers moi et m'a dit :

“Mais tu veux donc mourir ? Lève-toi vite avant qu’ils ne te voient !”

Ces paroles m’ont réconforté. Je l’ai écouté. Il m’a sans doute sauvé la vie.

Fin Avril 1945, les Allemands nous ont conduits à environ dix kilomètres du camp et nous ont fait creuser des tranchées pour arrêter les chars. Les Yougoslaves nous donnaient du pain. En Mai, les SS ont senti que la fin était proche et ils ont préféré prendre la fuite. Un matin, quand nous nous sommes réveillés, ils avaient tous quitté le camp. Seuls étaient restés des soldats allemands qui nous ont rassemblés. Ne voulant pas se risquer au sud car ils redoutaient les partisans de Tito, ils nous ont dirigés vers l’Autriche où nous sommes arrivés après deux jours et trois nuits de marche exténuante.

Nous avons finalement été libérés par des partisans yougoslaves parmi lesquels il y avait des femmes.

Nous avons été rapatriés par camions et train via l’Italie : Udine, Rome, Naples ; puis, par bateau jusqu’à Marseille.

A Lyon, finalement, on a quitté nos uniformes rayés, la veste où était cousu notre numéro matricule. Avec joie, on a retrouvé des habits “civils” ! Quand je suis arrivé à Saint-Rambert, c’était le Samedi de la vogue...

Cinquante ans ont passé mais il est dur d’oublier toutes ces souffrances, les amis qui n’ont pas eu la chance de revenir... On n’ose pas parler de ce qu’on a vécu par peur d’être incompris...

Je ne peux supporter qu’on jette un morceau de pain : le pain pour nous, c’était la vie ; c’est pourquoi il est sacré à mes yeux...”

Ermenegildo Busato